

ESSAI DE PRÉSENTATION

par René Rampoux

Le Centre national de ressources textuelles et lexicales, émanation du CNRS, donne comme première définition du travail : « Ensemble des phénomènes mécaniques de l'accouchement qui permettent la dilatation du col de l'utérus et l'expulsion du fœtus » (cnrtl.fr). Puis ceci : « Activité humaine exigeant un effort soutenu, qui vise à la modification des éléments naturels, à la création et/ou à la production de nouvelles choses, de nouvelles idées ». Tout est dit sur le segment travail qui opère entre ses deux extrémités, la joie de la création d'une part et la douleur pour aboutir d'autre part, entre opus et labor. Le même antagonisme peut être personnalisé par Périclès versus Socrate, ou Xénophon versus Aristote ou, plus près de nous, Zola versus Tolstoï, le premier valorisant le travail, le deuxième le décrivant.

La peine du travail – Le travail malédiction

« C'est, en vérité, une étrange aventure, celle du mot qui partant du sens de torture – *tripaliare*, torturer avec le *tripalium*, la machine à trois pieux – s'est substitué au cours du XVI^e siècle, dans notre vocabulaire français, aux deux vieux mots précédemment utilisés : l'un, labourer, que les laboureurs accaparaient de plus en plus (en attendant que les "travailleurs de laboratoire" lui redonnent quelque prestige intellectuel) ; l'autre, ouvrier, qui ne servirait plus qu'aux dames patronnesses dans leurs ouvroirs, si nos ouvriers ne procédaient toujours de lui » (Lucien Febvre, historien, *Journal de psychologie*, 1948). « Travail » en allemand, *arbeit*, signifiait autrefois « peine », « souffrance ». Hannah Arendt (*La Condition de l'homme moderne*) insiste sur le fait que tous les noms européens de travail réfèrent à la fatigue et à l'effort.

La condamnation céleste est tombée : « À la femme il dit : "J'aggraverai tes labeurs et ta grossesse ; tu enfanteras avec douleur." Et à l'homme il dit : "Maudite est la terre à cause de toi : C'est avec effort que tu en tireras ta nourriture, tant que tu vivras. Elle produira pour toi des buissons et de l'ivraie, et tu mangeras de l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu

mangeras du pain, – jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré" » (*Genèse*). Le Nouveau Testament ne paraît pas plus valoriser le labeur des hommes. D'abord on lit : « Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent ni ne filent » (Évangile de Matthieu, 6.29). Et qui plus est, l'équité semble oubliée : « Ceux [les ouvriers] de la onzième heure vinrent, et reçurent chacun un denier » (Matthieu, 20,9). Et si la paresse figure dans la liste des péchés capitaux, il ne faut pas risquer l'anachronisme car l'Église ne vise que l'acédie, la paresse spirituelle. « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (saint Paul, Lettre aux Thessaloniciens, III-7). Pas de contresens toutefois. « Contrairement à certains essais d'interprétation des sources chrétiennes, il n'y a aucune trace de glorification du travail dans le Nouveau Testament, ni dans les autres écrits d'auteurs chrétiens pré-modernes » (Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne*). Paul ne fait que condamner la paresse.

La mythologie grecque déconsidère tout autant le travail puisque la boîte de Pandore, la première femme, contient tous les maux de l'humanité comme la Vieillesse, la Maladie, la Folie... et le Travail. Pour un Grec, le contraire du travail n'est pas l'oisiveté comme on le conçoit de nos jours, mais le temps des activités libres du citoyen. Ainsi, tout ce qui est contrainte pour vivre est repoussé vers le travail asservi. Ce n'est donc pas la personne mais la tâche qui est dévalorisée. « Les Anciens jugeaient qu'il fallait avoir des esclaves à cause de la nature servile de toutes les occupations qui pourvoient aux besoins de la vie. » Le contraire de la vision des Modernes qui considèrent la personne de l'esclave comme dévalorisée.

Au Moyen Âge, si un artisan est devenu assez riche pour vouloir devenir un homme libre, il doit d'abord renoncer à son métier et vendre ses outils. Dans les abbayes de Port-Royal chères à Racine, le travail est vu comme un moyen efficace de punition. Le juriste Charles Loyseau (1566-1627) écrit un *Traité des ordres et simples dignités* qui raffine à l'extrême la séparation en trois ordres de la France venue du haut Moyen Âge : *oratores*, *bellatores*, *laboratores* ou *aratores*. Dans le tiers état, il hiérarchise entre les « gens de Lettres, de finance

et de marchandise », puis au-dessous la « moyenne bourgeoise », les gens de « Métiers » et tout en bas les « gens de Labour et de bras ». « Il y a dans le travail des mains et en général dans le travail d'exécution, qui est le travail proprement dit, un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n'effacerait pas » (Simone Weil, *La Condition ouvrière*).

Karl Marx, le meilleur analyste du capitalisme de son temps, est d'une précision désespérante : « L'ouvrier ne domine pas les conditions de travail, il est dominé par elles. » « La manufacture le bouleverse de fond en comble et s'attaque à la racine même de la force de travail individuelle. Elle estropie l'ouvrier et fait de lui une espèce de monstre, en favorisant, à la manière d'une serre, le développement de son habileté de détail par la suppression de tout un monde d'instincts et de capacités » (*Le Capital*). Dans *Adieux au prolétariat* (1981), le philosophe André Gorz, constatant l'évolution de l'organisation du travail, énonce que, le prolétariat n'ayant plus de pouvoir dans le processus de production, il en a perdu son potentiel révolutionnaire. Ce sont les « non-producteurs » – chômeurs, travailleurs précaires – qui portent désormais l'espoir révolutionnaire. Le travail n'engendre plus de conscience de classe, la vision de Marx est devenue obsolète. « L'histoire de la technologie capitaliste peut être lue comme l'histoire de la déqualification des agents directs de la production » (André Gorz, *Critique de la division du travail*). Le philosophe contemporain Jean Baudrillard est encore plus radical : il en vient à affirmer que « le prolétariat a tout simplement disparu » (*La Transparence du Mal*).

L'écrivain-ouvrier Georges Navel juge de son vécu en usine : « Le travail ne justifie rien. Le travail justifie le charron dans un village. Incontestablement il voit les services qu'il rend. Il ne justifie pas le travailleur de la grande industrie qui produit pour la guerre ou pour les besoins de la classe privilégiée » (*Travaux*, 1945).

La rédemption par le travail – Le travail bénédiction

Premier signe de la revalorisation du travail : la Règle de saint Benoît de Nursie (480-547), écrite pour les moines vivant en communauté, qui propose une vie partagée entre prière, travail

manuel et méditation. L'ordre cistercien qui va rayonner dans toute l'Europe du XII^e siècle reprend strictement ces préceptes. Mais pas d'anachronisme : « Si un moine devenait fier de son travail, il devait l'abandonner » (*article 57, Règle de saint Benoît*). Saint Thomas d'Aquin voit dans le travail tant un moyen d'éloigner l'oisiveté que de se conformer aux plans de Dieu. Dans la cité idéale qu'il décrit dans *l'Utopie*, Thomas More (1478-1535) précise que tout le monde doit travailler à l'agriculture un temps de sa vie et avoir une activité manuelle 6 heures par jour.

Le travail de l'individu, signe de grâce, et la richesse, signe de salut, caractérisent la spécificité de la participation de la Réforme à la promotion de l'individualité, trait marquant de la Renaissance. L'éthique protestante du travail résulte de la notion de vocation de Luther et la doctrine de la prédestination est due à Calvin. La vocation est ce vers quoi l'homme est envoyé et qu'il doit accepter comme la volonté de Dieu. Cela désigne le travail que l'homme se choisit pour servir le Seigneur, et dans lequel il met en œuvre ses savoir-faire. La vocation professionnelle obtient une dignité religieuse égale à celle du ministère ecclésial traditionnel. Calvin enrichit les thèses de Luther par la conviction que la dignité du travail découle du fait que le travail de l'homme s'inscrit dans le prolongement du travail que Dieu entreprend dans le monde pour l'entretien de ses créatures. « Au travers de son travail, l'homme est fait "collaborateur de Dieu", il est placé dans la position du gérant ou de l'intendant, appelé à mettre en œuvre et en valeur toutes les richesses de la création. Pour cette raison, l'oisiveté, en morale protestante, a toujours été considérée comme étant un vice particulièrement répréhensible, par lequel l'oisif dénature en quelque sorte son humanité. Dans cette tradition, le refus du travail, ou la paresse, est

interprété comme le refus de répondre aux attentes de Dieu, comme une forme de rupture avec lui » (Michel Johner, professeur d'éthique à la Faculté Libre de Théologie Réformée d'Aix-en-Provence). Conséquence : dans les pays protestants, les paresseux ou les fainéants sont dénigrés quand les pauvres sont secourus. Le protestantisme tend à rendre les hommes indépendants plutôt qu'égaux. Dans la même veine, étonnamment, on trouve Voltaire « Vous devez avoir, dit Candide au Turc, une vaste et magnifique terre ? – Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc ; je les cultive avec mes enfants ; le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice, et le besoin » (*Candide*). *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot met en avant les arts mécaniques et le travail des artisans.

C'est la manufacture qui va bouleverser la notion de travail, preuve que l'histoire du travail est fonction de l'histoire des moyens de travail, des outils et des techniques. Dans ce sillage, on reconsidère ce qu'est la valeur, le partage équitable, les fondements de la société. Si dans le phalanstère de l'utopiste Charles Fourier (1772-1837) le travail devait être attractif, désormais le travail est la valeur tant primordiale que rare, ce qui incite Keynes à se réjouir de « l'euthanasie des rentiers ». Dès 1840, tout le courant socialiste porte cette requalification du travail. Le travail est un droit comme une obligation dont le travailleur doit retirer le produit intégral. L'espérance se décline dans la continuité de l'histoire : le héros de l'Antiquité, le saint du Moyen Âge, le citoyen de 1789 et désormais le travailleur.

« Le travail, étant un exercice naturel, quoique pénible, doit s'accompagner, comme tout acte, d'une joie foncière. Cette joie naît d'abord de ce que le travail est fait en vue d'une œuvre, et que l'élaboration d'une œuvre est l'accomplissement de la personne » (Emmanuel Mounier, philosophe chrétien existentialiste, 1933). « L'Église est convaincue que le travail constitue une dimension fondamentale de l'existence de l'homme sur la terre » (Jean-Paul II, *Lettre encyclique sur le travail humain*, 1981). Dans la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel montre que le langage et travail sont les modalités fondamentales d'extériorisation de la

conscience. Il énonce la (trop) célèbre dialectique du maître et de l'esclave qui « métaphorise » les attitudes possibles de notre conscience et la dialectique des rapports entre consciences. L'esclave par son travail renverse les choses car le vrai maître est celui qui a dominé la mort c'est-à-dire a « regardé le négatif en face » et a su convertir ce négatif en « être ». Cette présentation de la pensée de Hegel est très répandue mais également contestée. Proudhon et Marx vont être exceptionnellement du même avis : le travail est le propre de l'homme qui lui permet de changer sa condition. « L'emploi et la création de moyens de travail, quoiqu'ils se trouvent en germe chez quelques espèces animales, caractérisent éminemment le travail humain » (Marx, *le Capital*). Proudhon ne parviendra pas à se débarrasser de sa nostalgie de l'artisanat. Rechercher les conditions de la « réalisation de soi dans l'industrie » est sans portée. Marx perçoit que le travail dans la société capitaliste est complexe à situer. Le propre du travail humain, c'est donc d'être toujours médiat : le résultat n'est jamais obtenu directement, mais toujours par l'intermédiaire d'un instrument ou d'un moyen. Le moyen de travail a alors un statut particulier : d'un côté, il est extérieur à l'homme (il n'est pas un organe naturel) ; d'un autre côté, il est utilisé comme prolongement de nos organes naturels : si le corps est lui-même l'instrument de la volonté, alors l'outil est un « allongement » de ce corps, en ceci qu'il nous rend capable de produire un effet qui est hors de portée de nos seules capacités naturelles. À la différence de l'artisan qui vend le produit de son travail, l'ouvrier ne vend que sa force de travail.

L'enthousiasme de l'utopiste Zola étonne : « Il n'est pas d'autre force. Quand on a mis sa foi dans le travail, on est invincible. Pourquoi douterions-nous de demain, puisque c'est nous qui le faisons, grâce à notre travail d'aujourd'hui ? Tout ce que notre travail ensemence, c'est demain qui nous le donne... Ah ! travail sacré, travail créateur et sauveur, qui est ma vie, mon unique raison de vivre » (*Travail*, 1901). « Le seul peuple fort est le peuple qui travaille, car le travail donne le courage et la foi... [Le travail est] l'unique loi du monde, le régulateur qui mène la matière organisée à sa

fin inconnue » (*Discours au banquet de l'Association générale des étudiants*, 1893). L'écrivain Georges Duhamel choisit ce titre d'ouvrage en 1959 : *Travail, ô mon seul repos*.

Mais l'homme de lettres n'est pas seul et le philosophe le rejoint : « Dans des milliers d'années, quand le recul du passé n'en laissera plus apercevoir que les grandes lignes, nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore ; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée ; elle servira à définir un âge. Si [...] nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber*. En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication » (Bergson, *L'Évolution créatrice*). De sa fréquentation des machines et de leur puissance, l'homme a pris ses distances avec les dieux.

« L'Organisation Internationale du Travail fut fondée en 1919 à la suite d'une guerre destructrice afin de poursuivre une vision basée sur le principe qu'il ne saurait y avoir de paix universelle et durable sans un traitement décent des travailleurs. Désormais, le travail structure les sociétés lancées dans la modernité, entre économie et progrès technique. Notre civilisation est parfois qualifiée de civilisation du travail. Double sens du mot travail : l'action, son résultat : « La perfection de l'œuvre et la perfection de l'ouvrier » (Marie-Dominique Chenu, *Essai sur la théologie du travail*). Celui qui taille la pierre se façonne dans le même temps. Le travail est source de joie du devoir accompli et de l'obstacle surmonté. Mais alors qu'en est-il pour les exclus du travail, volontaires ou pas ?

L'exclusion du travail

Elle peut être subie ou volontaire. Entre Jeremy Rifkin, *La Fin du travail* (1995) et Dominique Méda, *Le travail : une valeur en voie de disparition* (1995), les prévisions sont claires car le capitalisme fonctionne à l'économie de temps. Il cherche à élaguer le travail inutile. Mais le chômage est un gaspillage de ressources humaines qui entraîne la marginalisation d'une grande partie de la société. Les exclus du travail – précaires, chômeurs, retraités, handicapés, mère au foyer – sont-ils des exclus sociaux en puissance ? Ou bien la déconnexion travail-rémunération s'impose-t-elle ? Le travail n'est plus ni le centre qui organise la vie des individus, ni le principal moyen d'intégration dans la vie sociale. Ou alors, le travail n'est-il réductible qu'aux activités économiques rentables ou productives ?

« La plasticité des systèmes techniques, leur autonomie relative par rapport à l'intervention humaine, tout cela rend possibles des relations plus souples et beaucoup moins rigides entre les ensembles automatisés et ceux qui les servent. L'idiotisme de l'emploi répétitif ne disparaît pas, pas plus que ne disparaît la négation de l'intelligence dans les processus de travail subordonnés, mais la diversité des occupations possibles qui donne une nouvelle extension à la notion d'interchangeabilité (des opérateurs autant que des tâches) ne fixe plus ou ne rive plus les individus de la même manière à la vie de travail » (Jean-Marie Vincent *Critique du travail*, 1987). Le toyotisme, qui, comme son nom l'indique, est né du fonctionnement des usines Toyota, consiste en une recomposition des tâches parcellisées par Taylor et Ford afin de redonner un sens global du travail l'ouvrier. Mais le défi paraît perdu entre automatisation et délocalisation.

Et puis, lorsque plus rien ne va, il ne reste qu'à métamorphoser le réel et à faire le sage : « Dans notre société défectueusement organisée, le travail est souvent un agent d'anesthésie morale, comme le tabac, le vin et autres moyens de s'étourdir et de se cacher le désordre et le vide de l'existence » (Tolstoï cité par Lefranc in *Le travail et l'homme*, fr.scribd.com/).

Évoquons la contemplation car, pour aller plus loin encore dans le rejet du travail, il suffit de l'exclure. C'est le sens du shabbat, du jour du repos ou du jour du seigneur : le jour où l'on s'abstient de travailler. Les ordres mendiants, dominicain et franciscain, qui apparaissent au XIII^e siècle défendent une nouvelle forme de vie religieuse qui s'éloigne du labeur ; les frères mendiants doivent solliciter l'aumône pour faire face à leurs besoins. Souvent maîtres en théologie, grands prédicateurs, ils brillent au sein de l'Université (Thomas d'Aquin) reformant la coupure travail manuel/travail intellectuel. Le dandy est le contrepoint provocateur qui revendique le calembour : « Dieu a créé le monde en six jours, puis il s'est reposé pour l'éternité. »

Pour conclure, comment interpréter les effets de la mondialisation sur la considération du travail ? Et si nous retrouvions le découpage de l'Antiquité ? « Le machinisme a introduit parmi les hommes, en dépit de la démocratisation, deux catégories : l'une pour qui le travail est réellement une joie, l'autre qui n'en connaît guère que la répétition lassante des mêmes gestes » (Georges Lefranc, historien, 1959). La séparation ne passe plus entre des hommes libres et des esclaves qui permettent la liberté des premiers, mais entre les « winners », les gagnants aux emplois et revenus très performants (finance, technologies biologiques, industrie de l'internet...) qui vivent en habitant la planète et ceux qui assurent leur confort quotidien (nourriture, restauration, entretien...) souvent sans racine.

**FICHES
DE CULTURE GÉNÉRALE**

Le concept de travail

par Pierre Dulau

L'on invoque souvent l'étymologie supposée du terme « travail », à savoir « *tripalium* », instrument de torture médiéval, pour souligner la corrélation qu'il y a entre « travail » et « souffrance ». Mais, dans une séance de torture, celui qui travaille est-il celui qui souffre ? À l'évidence, non. C'est le bourreau qui travaille et le supplicié qui « est travaillé » qui endure la souffrance. Autrement dit, il est intéressant de remarquer que ce qu'indique le mot « travail », c'est d'abord l'idée d'une violence réglée que l'on inflige à une matière, vivante ou non, qui nous est extérieure, pour la soumettre à notre volonté. Le travail est cette entreprise qui consiste à transformer une nature donnée qui nous est rétive, jusqu'à ce qu'elle nous parle (qu'elle avoue la vérité, comme le supplicié), quitte à la faire hurler auparavant. Nous comprenons ici, que le terme de « travail » engage l'idée d'effort appliqué à une réalité pour la transformer à des fins que l'on a préalablement posées, ce qui présuppose d'avoir d'abord saisi sa nature intime, d'avoir compris sa logique propre. Il procède d'un plan d'exploitation du réel et s'avère être la condition sans laquelle l'homme ne peut ni survivre, ni vivre, ni exister. Et si cependant il est bien vrai qu'il y a une peine propre de celui qui travaille, c'est peut-être parce que la réalité humaine est telle que le bourreau est toujours en même temps un supplicié : en travaillant une matière qui nous résiste, nous sommes toujours en réalité travaillés par elle, au sens où sa non-conformité à nos intentions nous blesse et nous heurte. Le travail est donc cette dynamique de l'effort humain qui permet la transformation corrélatrice du réel et du sujet qui l'affronte en vue de la satisfaction d'un besoin ou de la réalisation d'une exigence supérieure.

La nécessité du travail

Le travail est nécessaire. Il ne peut pas ne pas être. À quoi tient sa nécessité ? La Genèse qui en fait une malédiction divine (et qu'elle corréle à l'enfantement, point sur lequel nous reviendrons) nous renseigne précisément. Le travail authentifie la réalité d'un désaccord ontologique fondamental entre l'homme et son environnement, une rupture de la continuité et de l'intelligence immédiate entre l'homme et le monde. Après la Chute, le donné, tel quel, ne donne plus rien. La nature ne donne plus le jardin, mais la jungle, non plus le fruit, mais la terre stérile, non plus l'animal compagnon, mais la bête sauvage et menaçante... Au fond, s'il y a travail, c'est parce que l'homme est un être qui doit sans cesse surmonter la distance qui le sépare d'un monde qui, immédiatement, ne cesse de le rejeter et de l'inquiéter. L'arbre donnera-t-il le fruit ? Le corps sera-t-il capable de l'effort qu'on lui demande ? La mémoire saura-t-elle se souvenir de l'information ? Seul le travail peut favoriser la probabilité d'apparition de l'événement que l'on désire voir advenir ou fortifier la capacité dont nous avons besoin pour parvenir à nos buts. Le travail authentifie ainsi qu'il y a un « vide », un écart, un différentiel entre les exigences de l'être de l'homme et les conditions de possibilité réelles, non seulement de sa simple subsistance, mais aussi de son épanouissement. Rien ne lui est donné qui soit immédiatement appropriable, rien ne lui est propre qui ne lui soit d'abord aliéné, et c'est au contraire l'effort de son intelligence et la patience de son cœur qui lui permettront de rétablir une continuité entre lui et les choses. Cet effort est généralement ce qu'on appelle « travailler ».